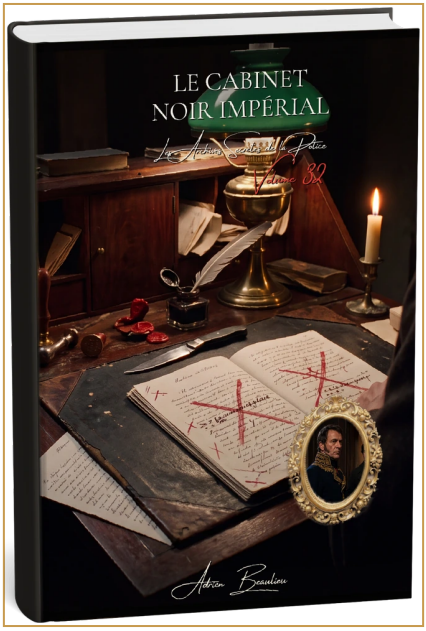
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome XI : Les Démons de l'Empire



Le Cabinet noir

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La maison sans l’homme

Le lecteur qui vient de refermer le volume précédent sait où nous en sommes, et je n’ai pas l’intention de lui refaire le chemin : un ministre est tombé au début de juin 1810, pour avoir négocié la paix de l’Europe comme une affaire personnelle ; un autre a reçu sa charge le soir même ; et entre les deux, il y a ces listes, ces dossiers, ces correspondances dont trois récits inconciliables se disputent le sort, et dont je n’ai toujours pas choisi le vrai. Ce qui commence ici n’est pas une autre histoire : c’est la même, vue de l’intérieur de la maison — car le volume qui précède suivait l’homme qui partait, et celui-ci reste avec ce qui ne part jamais : les murs, les bureaux, les registres, et cette chose sans nom qui fait qu’une administration continue de respirer quand on lui a ôté sa tête. On verra ce qu’elle respire.

Le duc de Rovigo prit possession du quai Malaquais le lendemain de sa nomination, un lundi matin, à sept heures — et ce détail d’horaire, que les anciens de la maison n’oublièrent jamais, disait à lui seul le changement de règne. L’ancien ministre arrivait tard et repartait plus tard encore ; la maison s’était réglée sur ses heures comme un port sur sa marée, et les bureaux, à huit heures du matin, avaient toujours eu cette tranquillité des lieux dont le maître dort encore. Ce lundi-là, à sept heures, le nouveau ministre était dans l’escalier — botté, sanglé, en uniforme —, et le premier homme qu’il croisa fut un garçon de bureau qui portait les cendriers de la veille et qui faillit les lâcher.

— Où sont les chefs de division ? demanda le ministre.

— Ils… monseigneur, ils arrivent à neuf heures.

— Ils arrivaient, dit le ministre, et il monta.

Le mot fit le tour de la maison avant midi. À neuf heures moins le quart, les chefs de division, prévenus chez eux par des plantons, étaient dans l'antichambre du cabinet, en habit, dans le désordre discret des hommes qu'on a fait courir. On les fit entrer ensemble. La réunion — la première du règne — dura moins d'une demi-heure, et un de ceux qui y assistaient en a laissé le relevé, sec comme elle :

— Il nous a demandé nos effectifs. Nous les avons dits. Il nous a demandé nos affaires en cours, en nombre, pas en substance. Nous les avons dites. Il a demandé qui, parmi nous, avait qualité pour correspondre directement avec les préfets, et qui devait passer par le cabinet. Il y a eu un silence, parce que la question, du temps de l'ancien, n'avait pas de sens — tout passait par le cabinet, et rien n'y passait officiellement. Il a répété la question. Le plus ancien a répondu que les usages de la maison… Il a coupé : je ne demande pas les usages, je demande la règle. Il n'y avait pas de règle. Alors il a dit : il y en aura une. Et on est sortis.

— Et qu'est-ce que vous avez pensé, en sortant ?

— Deux choses, dit le témoin. La première : que la maison venait de rajeunir de vingt ans — c'était le ton du Directoire, quand tout était encore à écrire. La seconde, en redescendant l'escalier : que du temps de l'ancien, on n'était jamais entrés à plusieurs dans ce cabinet. Il nous prenait un par un. À plusieurs, on se surveille ; un par un, on se confie. Le nouveau nous avait pris ensemble, et je me suis dit : voilà un homme qui aura des états exacts, et à qui personne ne confiera jamais rien.

La maison comprit. Elle avait servi un maître qui savait tout sans paraître y toucher ; elle en avait un, désormais, qui entendait tout voir en y touchant beaucoup. Dans les jours qui suivirent, il visita les bureaux les uns après les autres — chose sans précédent, on l'a dit ailleurs, et je n'y reviens que pour ce qu'elle produisit à chaud : partout, sur son passage, on rangeait, on serrait, on fermait ; et un chef de bureau du secrétariat, qui vivait dans la maison depuis le Directoire, résuma la première semaine du nouveau règne d'une phrase que ses subordonnés se répétèrent longtemps :

— Avec l'ancien, on se sentait lus. Avec celui-ci, on se sent fouillés.

Je donne la phrase parce qu'elle est d'époque et qu'elle est juste ; mais il faut être équitable envers l'homme qu'elle juge, et l'équité commence par le portrait. Le duc de Rovigo avait trente-six ans, une santé de fer, une bravoure éprouvée sur dix champs de bataille, et cette sorte de fidélité qui ne se discute pas parce qu'elle ne se pense pas. L'Empereur l'avait employé à des besognes de confiance — de celles dont on ne remercie pas les hommes en public — et l'en avait récompensé par un titre qui sonnait comme une frontière lointaine. Il ne devait rien qu'au maître, ce qui, aux yeux du maître, était la première de toutes les qualités ; il n'avait jamais administré que des soldats, ce qui, aux yeux de la maison, était le premier de tous les défauts. Paris, qui juge en huit jours, l'avait jugé : on se répétait dans les salons qu'après le renard, on avait pris un dogue. Le mot était injuste comme tous les mots de salon — un dogue n'inventorie pas les serrures — mais il disait bien la seule chose qui importât : le nouveau maître était un homme qu'on n'imaginait pas sachant quelque chose que son maître ne lui eût pas dit. Et c'était précisément pour cela qu'on l'avait choisi. Il n'avait pas choisi sa position. On lui avait remis,

un dimanche soir, sans préavis et sans apprentissage, la machine la plus délicate de l'Empire ; il était soldat, il fit ce que font les soldats devant une place qu'on leur confie : il en fit le tour, il en compta les pièces, il en vérifia les serrures. Que pouvait-il faire d'autre ? La manière douce demandait un savoir qu'il n'avait pas ; la manière militaire était la seule qui lui restât. Le malheur — et c'est tout le sujet de ce volume — n'est pas qu'il ait pris la maison comme une place forte : c'est que la maison, prise ainsi, se laissa faire, et qu'elle fonctionna.

Car elle fonctionna. Dès la première semaine, les rapports montèrent, les registres s'alignèrent, le bulletin partit chaque matin pour Saint-Cloud à l'heure exacte. Ceux qui attendaient un désordre — et ils étaient nombreux, à Paris, qui l'espéraient en secret — en furent pour leurs frais. La machine que l'ancien maître avait réglée douze ans durant tournait, comme tournent les grandes horloges, par la seule vertu de ses poids ; et il fallait être du métier pour entendre, sous le battement régulier, ce que les anciens de la maison entendaient : qu'elle tournait à vide d'une certaine façon, qu'il manquait au mouvement non pas une pièce, mais une oreille.

La règle promise vint au bout de dix jours, et ce fut la première circulaire intérieure du règne : trois pages, numérotées, paraphées, qui fixaient ce que douze années d'usages avaient laissé flotter — qui écrit à qui, qui contresigne quoi, ce qui monte au cabinet et ce qui n'y monte pas, et par quel registre tout cela se prouve. On la lut à voix haute dans les bureaux, comme il était prescrit. Au troisième, ce fut le chef de bureau qui lut, d'un ton neutre, et un silence suivit, que rompit le plus ancien commis :

— C'est clair, au moins. On saura ce qu'on doit.

— On l’a toujours su, dit un autre.

— On l’a toujours deviné, corrigea le vieux. Maintenant c’est écrit. Ce n’est pas pareil. Ce qui est écrit, on peut vous le montrer du doigt.

Personne ne releva, et le bureau retourna à ses écritures ; mais la phrase resta dans l’air de l’été, et l’on verra qu’elle n’avait pas fini de servir : une maison qui remplace ses usages par des règles gagne en preuve tout ce qu’elle perd en jugement, et elle ne s’en aperçoit que le jour où quelqu’un lui présente une preuve fausse dans une forme vraie. Ce jour-là est encore loin ; j’ai promis de ne pas courir.

Le bulletin, lui, partait chaque matin à sept heures, par un courrier du cabinet que la barrière de Passy connaissait à sa redingote. Ce courrier — il a vieilli dans l’emploi, et c’est vieux qu’il a parlé — décrivait sa course comme la plus belle sinécure de l’Empire et la plus étrange :

— Je portais la France dans une sacoche, à ce qu’on disait. Moi, je portais une sacoche. À Saint-Cloud, je la remettais à l’huissier du petit escalier, qui la montait. Je n’ai jamais vu l’Empereur. Une fois, l’huissier m’a fait attendre la réponse ; j’ai entendu, par la fenêtre ouverte, quelqu’un marcher là-haut, longtemps, d’un pas égal. C’est tout ce que j’ai su de lui en quatre ans : un pas. Mais je peux dire une chose que personne ne croit : la sacoche du matin, sous l’ancien ministre, était mince. Sous le nouveau, elle a grossi de mois en mois. À la fin, il fallait deux courroies. Les gens pensent que plus la sacoche est grosse, plus le maître sait de choses. Nous autres porteurs, on pense le contraire, mais on n’est pas consultés.

La querelle des listes éclata le second jeudi.

Elle s'annonça la veille, quai Voltaire, dans les bureaux de la division de Sûreté, sous la forme d'un billet du cabinet demandant pour le lendemain « l'état complet des correspondants de la haute police, avec émargements ». Le sous-chef de la division, qui reçut le billet, le porta à son chef avec la mine des jours de gel.

— Ils demandent l'état complet.

— J'ai lu.

— Il n'y a pas d'état complet. Il n'y en a jamais eu. Qu'est-ce qu'on répond ?

— On ne répond pas, dit le chef de la division. On apporte ce qui existe, et on laisse le ministre découvrir lui-même la taille de ce qui n'existe pas. C'est une chose qu'un homme doit voir de ses yeux ; racontée, il croirait qu'on la lui cache.

— Il le croira de toute façon.

— Sans doute, dit le chef. Mais il le croira après avoir vu, et c'est toute la différence : un soupçon qui vient après les pièces s'use ; un soupçon qui vient avant les remplace.

Le chef de cette division, le lecteur le connaît depuis trois volumes : c'était Desmarest, le seul homme de la maison que le nouveau ministre ne pouvait ni remplacer ni comprendre, et qui avait traversé tous les règnes comme les grands rochers traversent les marées — en restant à sa place et en laissant l'eau faire. Le ministre avait demandé l'état des correspondants de la haute police : ce qui se rapportait aux salons, aux hôtels du faubourg, à ce monde titré où les renseignements valent de l'or parce qu'ils précèdent les événements au lieu de les suivre. Desmarest apporta ce qu'il avait. Ce qu'il avait

tenait en peu de feuilles, et le ministre, les ayant retournées, posa la question qui allait faire le tour de l'Empire et des Mémoires :

— Et le reste ?

— Il n'y a pas de reste dans mes attributions, monseigneur, dit Desmarest. La division tient les agents qu'elle paie et les dossiers qu'elle instruit. Les correspondances dont vous parlez ne passaient pas par la division.

— Elles passaient par où ?

— Par le cabinet, dit Desmarest. Elles montaient directement.

— Et où sont-elles ?

Il n'y a pas eu de témoin à la suite de l'entretien, et je m'arrête où s'arrêtent mes pièces. Mais ce qui en sortit est de notoriété : le ministre acquit dans ces jours-là la conviction — qu'il garda toute sa vie, qu'il écrivit plus tard dans ses Mémoires, et que je rapporte comme sa version, non comme la mienne — qu'on l'avait dépouillé à dessein ; qu'une main subreptice, pour parler comme lui, avait enlevé de la maison, entre sa disgrâce et sa passation, les listes des espions titrés et de bonne compagnie qui faisaient le fin du métier. Sa version. J'en connais deux autres, le lecteur aussi ; et je maintiens ici ce que j'ai dit au volume précédent : je ne tranche pas. J'ajoute seulement, pour l'honnêteté du portrait, que la vanité du duc de Rovigo trouvait dans cette version un secours dont il faut se méfier — un homme qui hérite d'une maison qu'il ne comprend pas a toujours intérêt à croire qu'on la lui a donnée démeublée ; cela vaut mieux que d'admettre qu'on ne sait pas ouvrir les armoires.

Ce qui est sûr — et cela, les pièces le montrent —, c'est que la maison passa l'été à chercher. On refit des états ; on convoqua d'anciens commis ; on éplucha les registres d'émargement de la caisse secrète, où les correspondants de qualité n'émargeaient naturellement pas, la caisse secrète ayant précisément pour fonction de ne pas laisser de traces qu'on épluche. Desmarest, à qui le ministre avait fini par confier la reconstitution, s'y employa avec sa patience ordinaire, et obtint ce qu'on obtient dans ces cas-là : des morceaux. Un nom retrouvé par recoupement ; un autre, par la rancune d'un tiers ; un troisième, qui vint de lui-même aux nouvelles — et celui-là mérite sa scène, car elle est restée dans la division comme le portrait de tout l'été.

C'était un homme entre deux âges, mis avec un soin discret, qui se fit annoncer au quai Voltaire pour « une affaire de recouvrement » et qui, une fois assis devant le sous-chef, tourna autour de son objet pendant un quart d'heure avant d'y venir.

— Du temps de l'ancienne administration, dit-il enfin, il m'arrivait de rendre des services. D'une nature particulière.

— De quelle nature ?

— De la nature qu'on ne met pas dans les lettres. Je fréquentais — je fréquente toujours — certaines maisons du faubourg. On m'y invite. J'entends des choses.

— Et à qui rendiez-vous compte de ces choses ?

L'homme eut un geste vague vers le plafond.

— Cela montait.

— Cela montait à qui ? Par qui ? Contre quoi ?

— Monsieur, dit l'homme avec une dignité soudaine, si je pouvais répondre à ces questions-là, c'est que le service n'aurait rien valu.

On l'inscrivit — sous un chiffre, à l'essai, aux deux tiers de son ancien prix, dont il fit remarquer avec amertume qu'il le connaissait, lui, son ancien prix, et qu'on était bien obligé de le croire sur parole. Le sous-chef nota en marge, pour son chef : « Croit avoir servi. A peut-être servi. Impossible à vérifier — l'ancien canal ne laissait rien. » Et cette marge dit tout : la maison réembauchait ses propres fantômes sur leur bonne mine, faute de pouvoir distinguer un ancien espion d'un homme qui avait rêvé de l'être. Le reste — le vrai réseau, celui qui avait fait de l'ancien ministre l'homme le mieux renseigné de France — resta où il était : nulle part, c'est-à-dire dans une mémoire, à deux cents lieues au sud, entre un jardin et une pièce fermée.

Un ancien des bureaux fit à ce propos, devant le chef du secrétariat, une remarque qui fut jugée assez juste pour être répétée et assez dangereuse pour l'être à voix basse :

— On cherche des listes. Mais du temps de l'ancien, est-ce que quelqu'un a jamais vu une liste ? Moi, en douze ans, je n'ai jamais vu une liste. Je voyais des lettres monter, et des ordres descendre.

— C'est bien pour ça qu'on cherche, dit le chef du secrétariat. Quand un homme part, on veut voir ce qu'il tenait. On ne trouve pas, parce qu'il ne tenait rien : c'est nous qu'il tenait.

Je laisse ces deux répliques se répondre ; elles font, à elles seules, le procès-verbal de l'été 1810.

C'est dans ces semaines de recherche — et c'est pour cela que je les ai contées d'abord — que la maison prit, sans le décider nulle part, le

pli dont ce volume racontera les conséquences. Puisqu'on ne retrouvait pas le savoir perdu, on entreprit de le remplacer ; et puisqu'on ne savait pas refaire des hommes comme ceux d'avant, on fit ce que font toutes les administrations du monde quand la qualité leur échappe : on se rabattit sur la quantité. Plus de rapports. Plus de surveillances. Plus de correspondances ouvertes, puisque aussi bien c'était le seul canal qui ne dépendît pas d'un talent — il suffit d'ouvrir, l'ouverture ne demande pas de génie. Les chiffres de cette montée, je les donnerai à leur place, dans les chapitres qui viennent ; qu'il suffise ici de dater le mouvement : il commence à l'été 1810, dans une maison qui cherche ses listes, et qui découvre qu'à défaut de savoir choisir ce qu'il faut lire, on peut toujours lire tout.

Le troisième bureau, où l'on tenait les écritures des inventaires et des passations, reçut sa part de ce mouvement, et c'est ici que le lecteur retrouve une silhouette qu'il suit depuis longtemps sans lui connaître un visage. Le commis à la belle écriture — celui de la passation, celui de l'écart d'une ligne, celui dont je ne dirai pas le nom pour la raison simple que personne, à cette date, ne le disait — vit passer par sa table, cet été-là, une matière nouvelle.

Cela commença un matin de juillet, par une chemise grise que le chef du bureau posa devant lui sans la commenter.

— À recopier pour ce soir. Deux copies. Vous me les rendez en main propre, pas au panier des expéditions.

— Bien, monsieur.

— Et ceci reste entre votre table et la mienne.

— Comme toujours, monsieur.

Le chef du bureau s'éloigna de deux pas, revint :

— Non, dit-il. Pas comme toujours. Mieux que toujours.

On ne lui donnait plus seulement des états et des bordereaux ; on lui donnait à recopier des extraits — des extraits de quoi, on ne le lui disait pas, mais la disposition des lignes parlait d'elle-même : des dates, des formules d'adresse, des tours de phrase qui n'étaient pas de bureau, des débuts qui commençaient au milieu d'une phrase et des fins qui n'en étaient pas. Un collègue de table, penché un soir sur son épaule le temps d'emprunter un canif, laissa échapper : « C'est de la lettre, ça, pas de l'état » — et se fit répondre par le silence, qui était au troisième bureau la seule réponse de carrière. Le commis copiait. Il copiait comme il avait toujours copié, d'une main que les années rendaient plus sûre, et il rendait les feuilles sans une question, parce qu'on ne fait pas carrière au troisième bureau en posant des questions sur la provenance des textes. Une fois — une seule fois cet été-là, et le collègue au canif en fut l'unique témoin —, sa plume s'arrêta au milieu d'une page, un quart de seconde, sur une tournure de négociant qu'il avait déjà rencontrée quelque part ; puis la plume repartit, et la page fut rendue comme les autres, sans un mot.

Son chef de bureau, qui le voyait faire, dit un jour de lui, à un collègue, le seul éloge que la maison sût donner :

— Celui-là, on lui ferait copier l'annuaire ou le secret de l'État, ce serait la même écriture.

— Et c'est une qualité ?

— Ici, dit le chef de bureau, c'est la première de toutes.

Je demande au lecteur de retenir l’éloge ; il en mesurera le prix plus tard.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l’édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Cabinet noir » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Cabinet noir » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol32